

Du cours de français à l'atelier de pratique artistique ou les effets de la pédagogie Freinet

Un témoignage de Catherine Mazurie, professeure de lettres au Collège Jacques Ellul dans la banlieue de Bordeaux.

Ce soir, deux heures d'atelier de pratique artistique. Il n'y a que sept élèves, qui se trouvent être tous mes élèves (de l'an dernier et de cette année). Après quelques séances où on leur a fait découvrir l'atelier (théâtre-danse-musique et chant...), je dois commencer à les faire écrire, puisque nous partons de leurs créations pour construire un spectacle qui sera joué en fin d'année.

Je m'attendais à « ramer » dans un groupe pas forcément très réceptif ; j'avais préparé de multiples « inducteurs »...

Et là, un moment unique, tout à fait magique. Je commence très simplement, en leur demandant d'écrire ce qui leur passe par la tête, et je les arrête au bout de très peu de temps pour qu'ils lisent aux autres. Puis ils continuent à écrire. En un quart d'heure, vingt minutes tout au plus, voilà ce qui est sorti, tout cela dans un silence concentré :

Dans un laboratoire

Il y a un album photo

Usé par le temps

À la première page

Il y a la mort.

Antoine (5^e)

J'ai proposé cette mise en page, validée par Antoine.

Les notes sont posées dans les nuages

Comme une partition

De nouvelles notes apparaissent à chaque pas

Puis tombent comme des feuilles mortes,

Dans tous les sens

En faisant un son léger :

Tantôt do, tantôt fa

Tantôt doux, tantôt fort.

Peu importe :

Elles ne réapparaîtront pas.

Gaston (6^e)

Le groupe a « nettoyé » le texte de quelques répétitions, et a trouvé le redoublement « do »/« doux », « fa »/« fort ».

Mon lapin est malade, je veux pas qu'il meure.

Il a la tête bloquée sur un côté.

Quand je le vois ou qu'on parle de ça,

Je pleure.

Kenza (6^e)

On a décidé d'accentuer le côté enfantin du texte en le syncopant davantage :

Mon lapin est malade, j' veux pas qu'i meure.

L'a la têt' bloquée sur un côté.

Quand j'le vois ou qu'on parle de ça,

Je pleure.

Je veux faire le tour du monde,

Aller au Brésil

Puis en Amérique

Puis au Sénégal

Puis au Cameroun.

Kenza

Belles promesses rythmiques de ce texte tonique.

Un immeuble de 162 étages. Un homme monte. Il va au 160, 161, 162^e étage. L'homme va sur le toit. Il inspire un grand coup, et il saute.

Deux jours plus tard, l'homme se réveille. Il est dans un hôpital.

Albert (6^e)

L'espace est si grand, on pourrait croire qu'il est infini. Vous pouvez partir en vaisseau pendant des heures, vous n'arriverez jamais au bout.

Mais moi, j'ai la solution ! Vous prenez une moto bleue, vous accrochez des réacteurs d'avion derrière. Six ou sept réacteurs suffisent. Vous voilà parti ! Quand vous arrivez au bout de l'espace, vous vous retrouvez dans un univers tout blanc avec des cubes de toutes les couleurs qui flottent dans les airs.

Albert

J'ai mal, j'ai mal à ma jambe. On n'a pas arrêté de me taper dedans toute la journée. La douleur part du genou jusqu'à ma cuisse. Ça me fait sursauter, puis c'est comme s'il y avait des millions de poignards qui me transperçaient la cuisse. Et la douleur s'apaise peu à peu.

Quand on me tape dans la jambe, je m'énerve, car personne n'y fait attention. Il y en a même qui essaient de me faire tomber.

Leïla (5^e)

À partir de ces textes, on s'est régalé à proposer des mises en scène, mises en voix, et on va continuer.

Beau cadeau pour moi : il y avait là des élèves plus ou moins bloqués devant l'écriture. Voir qu'ils ont tous produit, en si peu de temps, des textes si forts, ça m'a fait très plaisir. J'y vois les bienfaits de l'écriture systématique que je fais depuis deux ans. Voir aussi leur confiance en moi m'a beaucoup émue.

Catherine Mazurie